



# « Peuples du monde, venez voir les Égyptiens »

Le cinéaste Stefano Savona donne à nouveau un film remarquable sur des hommes et des femmes qui prennent la parole dans l'espace public et y construisent leur histoire.

**TAHRIR, PLACE DE LA LIBÉRATION**, de Stefano Savona  
FRANCE/ITALIE. 1 H 30.

**A**u Caire, une place immense peuplée d'incandescence, filmée à hauteur humaine. Nous sommes le 30 janvier 2011, au sixième jour d'une révolution. C'était, le 25, une « *journée de la rage* » qui avait rassemblé les revendications de près de quinze mille personnes sur la place Tahrir, devenu un nom emblématique. Vinrent l'interdiction des manifestations, puis leur répression sous le joug du pouvoir égyptien et de son chef depuis trente ans, Hosni Moubarak. Il sera contraint à la démission le 11 février suivant par la force populaire. Beaucoup d'images nous sont parvenues. Pour l'essentiel, elles nous auront dit bien peu de ce mouvement au-delà du nombre, privilégiant les



Les images du réalisateur, les visages des manifestants, leurs cris, leur combat, filmés à l'aide d'une caméra légère lors des événements au Caire, redonnent vie à la révolution de l'hiver dernier.

**Du cri colossal de la révolte, il a su extraire l'âme et le sens par les moyens du cinéma.**

effets de masse dont l'analyse journalistique doit ensuite dissocier sa construction. Stefano Savona, photographe et cinéaste (*Palazzo delle Aquile, Plomb durci, Carnets d'un combattant kurde...*), a choisi une tout autre distance. Il s'est placé au cœur de l'histoire en train de se faire, filmant cette politique en actes à l'aide d'une caméra légère qui permet également d'enregistrer le son. Des foules indistinctes, du cri colossal de la révolte, il a su extraire l'âme et le sens par les moyens du cinéma. Les traits vont se dessiner de tel jeune homme d'abord apparu de dos, de cette jeune femme au foulard pourpre, le menton reposé dans les mains. Au fil des quinze jours de manifestation et donc de tournage, on les retrouvera comme au hasard des mouvements de la place Tahrir plutôt qu'en fils conducteurs, procédé sans doute trop ténu pour saisir la complexité de ce qui s'y est joué. Hommes, femmes, jeunes, vieux, étudiants ou sans-emploi, venus de Suez ou de Louxor, la diversité de ceux qui composaient le canevas de la révolution, celle

de leurs attentes, deviennent ici visibles. Lisibles plutôt, tant il s'agit bien d'une écriture cinématographique dont l'invention naît en même temps que le mouvement qui la porte. La durée semble toujours juste d'un plan qui révèle un visage, la singularité de ses expressions, de l'histoire qui l'habite et l'a conduit à ce moment et à cet endroit, ce qui ne va jamais de soi. Ce peut être un groupe qui chante, la scansion des slogans, des voix de multitude dont soudain la pa-

role s'entend, le murmure filmé serré d'une petite prière intime, une grande prière collective en diagonale du cadre, des débats nombreux, une adresse directe aux spectateurs que nous sommes. On perçoit la colère et souvent l'humour, la fatigue et l'espérance, l'audace et la fierté aussi, au prix de la peur sans cesse combattue. On reçoit le fruit de réflexions aiguës comme des lames, et autant de questionnements ouverts, à l'instar de la fin du film qui ne prétend pas signer celle de

l'Histoire. Une révolution s'incarne, imprime son rythme, ses gestes et ses mots depuis l'espace qu'elle a circonscrit. Loin des enregistrements passifs qui prétendent à la restitution du réel, Stefano Savona affirme la subjectivité de son point de vue. De cette place Tahrir noire de monde, rouge de feux et de sang, blême à ses heures, mouvante toujours, jaillit ainsi de la réalité l'universalité d'un poème, ce qu'il révèle comme ce que recèlent ses plis.

**DOMINIQUE WIDEMANN**

## PAR ICI LES SORTIES

### **HORS DES SENTIERS BATTUS, de Dieter Auner.**

IRLANDE/ROUMANIE,  
1H27, 2011.

**Rétro.** Quelques semaines après *Sweetgrass*, en voici la version roumaine. On y trouve un même regard nostalgique sur la fin de la vie archaïque des bergers d'antan. Mais cette fois, il ne manque pas grand-chose pour que le tableau ressemble à certaines images d'Épinal du monde paysan du siècle dernier en Europe de l'Ouest. Un documentaire sans bavures, extrêmement précis sur les enjeux et le quotidien de ces ruraux de Transylvanie. Ethnographiquement parfait.

### **THE DESCENDANTS, d'Alexander Payne.**

ÉTATS-UNIS, 1H50, 2011.

**Mollo.** Les vicissitudes d'un avocat hawaïen qui découvre

l'adultère de sa femme tombée dans le coma... Une farce douce-amère sur la paternité, la famille, la fidélité. George Clooney se sort bien de son contre-emploi plan-plan, mais cela manque de relief, voire de mordant. Partie enquête un peu désopilante, sans plus ; partie dramatique un peu larmoyante, sans plus. Bel effort malgré tout pour inscrire les personnages dans un terroir exotique (Hawaï) sans trop recourir aux clichés.

### **CAFÉ DE FLORE, de Jean-Marc Vallée.**

FRANCE/CANADA,  
2 HEURES, 2011.

**Schizo.** Un DJ québécois à la mode file le parfait amour avec une jeunesse. Parallèlement, dans les années 1960 en France, une femme modeste vit un drame poignant. Ces deux histoires sans rapport évident alterment

constamment. Ça s'inscrit vaguement dans la continuité d'un Atom Egoyan, maestro canadien du cinéma déconstruit. Mais, malgré les efforts méritoires de Vanessa Paradis en mère Courage, cela reste vain. Pourquoi faire compliqué quand on peut faire simple ?

### **SHERLOCK HOLMES : JEU D'OMBRES, de Guy Ritchie.**

ÉTATS-UNIS, 2H07, 2011.

**Hystéro.** Sherlock Holmes en superhéros du XIX<sup>e</sup> siècle. En guise de super méchant, le professeur Moriarty, aspirant-maître du monde en cheville avec des proto-nazis. Si sur le papier ça passe encore, Guy Ritchie aggrave son cas avec cette deuxième aventure, laissant les effets spéciaux prendre le pouvoir. Pas une seule scène d'action sans un ralenti chichiteux. Grotesque.

**VINCENT OSTRIA**